

Natalia Nielipowicz, Nicolaus Copernicus University in Toruń, Poland

DOI:10.17951/lsmll.2020.44.4.17-26

L'Afrique et l'éveil des sens dans *L'Africain* de J. M. G. Le Clézio

Africa and the Awakening of the Senses in *L'Africain* by J. M. G. Le Clézio

RÉSUMÉ

L'intérêt de la présente réflexion est porté sur l'Afrique centrale (l'espace nigéro-camerounais) telle qu'elle apparaît dans un ouvrage de Le Clézio, *L'Africain*. Nous proposons une approche géocritique qui met en avant la polysensorialité investissant la parole scripturale parfois aussi picturale leclézienne car tous les sens sont importants et présents dans sa perception de l'espace africain. Nous y étudions l'impact qu'exerce une telle appréhension de l'espace sur le développement du sujet (donc du narrateur) et sur son rapport au monde naturel. On se demande également dans quelle mesure la connaissance empirique oriente ses positions écologiques.

Mots-clés : Le Clézio, *L'Africain*, polysensorialité, espace africain, engagement écologique

ABSTRACT

This article focuses on issues concerning Central Africa as depicted in the essay by Le Clézio *L'Africain* (2004). The geocritical approach to the story told in the piece, will allow us to consider the polisensorism present in the scriptural, and, at times, in the pictorial language by Le Clézio, as all the senses are important and present in his perception of the African landscape. We strive to study the impact of such understanding of space on the development of the subject and its relationship with the world. We also investigate whether this empirical knowledge shapes, to some extent, his ecological attitudes.

Keywords: Le Clézio, *L'Africain*, polisensorism, African landscape, ecological engagement

1. Introduction

L'intérêt de la présente réflexion est porté sur l'Afrique centrale (l'espace nigéro-camerounais) telle qu'elle apparaît dans un court ouvrage de J. M. G. Le Clézio datant de 2004, *L'Africain*. Une approche géocentrée nous permettra de mettre en avant la polysensorialité investissant la parole scripturale et parfois aussi picturale leclézienne car tous les sens sont importants et présents dans la perception leclézienne de l'espace africain. Nous voudrions étudier l'impact qu'exerce une telle appréhension de l'espace sur le développement du sujet (donc du narrateur) et sur son rapport au monde. On se demandera également si cette connaissance empirique n'oriente pas ses positions écologiques.

Natalia Nielipowicz, Katedra Literaturoznawcza Filologii Romańskiej, Instytut Literaturoznawstwa, Uniwersytet Mikołaja Kopernika w Toruniu, Collegium Humanisticum, ul. Bojarskiego 1, 87-100 Toruń, nataniel@umk.pl, <https://orcid.org/0000-0002-0346-4412>

L'Africain est un récit auto-bio-géographique (Lazarrotti, 2017, p. 31) écrit à la première personne dont le narrateur se confond avec Le Clézio. Le texte vise à connecter plusieurs regards tournés vers un même lieu (Westphal, 2001, p. 8). L'Afrique y est revue par le fils adulte qui se remémore ses souvenirs d'enfance en Afrique et par le regard imaginé ou deviné de son père qui a passé une vingtaine d'années « en brousse » en tant que médecin. En insérant dans son texte quinze clichés pris par son père et une carte manuscrite, l'auteur engage en quelque sorte une conversation posthume avec son parent : « C'est presque un livre écrit à deux » (de Cortanze, 2004, p. 70), où la description du pays en mots, offerte par le fils, se trouve complétée par les images prises par le père. Ce récit du retour vers les origines s'inscrit aussi dans la catégorie que Dominique Viart appelle « le récit de filiation »¹. Tout en dressant le portrait en hommage au père mal compris, le récit présente plusieurs visions de l'Afrique, la figure du parent de Le Clézio étant indissociablement liée à ce pays.

Rappelons que le père de l'écrivain est arrivé en Afrique en 1928, à l'âge de trente-deux ans, pour y occuper le poste de médecin itinérant après avoir rompu avec son passé colonial de Maurice et après avoir quitté le conformisme de la société anglaise. Le narrateur ne fait la connaissance de son parent qu'à l'âge de huit ans, en 1948, déjà « à la fin de sa vie africaine » (A, p. 105)². Plusieurs critiques ont déjà abordé la question identitaire développée dans *L'Africain*, analysant la quête des origines sous plusieurs angles (p.ex. Lévesque, 2015 et Borgomano, 2009). Nous pensons, de notre côté, mettre au premier plan l'espace géographique dans la présente étude tout en indiquant la chronologie des événements qui se situent à l'origine du développement de la sensibilité du sujet³.

2. L'espace africain et la liberté

Une perspective géocentrée se trouve justifiée par la présence à l'ouverture du texte d'une carte manuscrite de la région médicale de Banso : un choix et une démarche narratifs qui placent le lieu au centre des débats. Tout en suscitant des questionnements, ils contribuent à une nouvelle perception du texte et de l'environnement naturel. Le document renvoie au cinquième chapitre de

¹ C'est un récit archéologique en prose dans lequel l'enquête, l'hypothèse, le recueil d'informations et de documents restituent l'existence et les voix des parents et des aïeux du narrateur, et qui met l'accent sur les contraintes que la famille, la société et l'histoire font peser sur les vies individuelles. Pour la définition, nous nous référons à la conférence introductive présentée par Dominique Viart dans le cadre du colloque *Le récit de filiation : dimensions et extensions* qui a eu lieu à l'Université de Gdańsk du 14 au 15 mars 2019.

² Les chiffres entre parenthèses qui suivent les citations de J. M. G. Le Clézio renvoient après l'abréviation « A » à *L'Africain* et, après l'abréviation « O » à *Onitsha*.

³ Lazarrotti s'intéresse aux lieux décrits dans *L'Africain*, mais il essaie de définir en quoi ce texte traite la notion d'habitant.e. (Lazarrotti, 2017, pp. 31-41).

l'ouvrage où il se trouve décrit. À partir de cette carte liminaire établie par le père de l'écrivain, Le Clézio expose l'immensité du territoire où celui-là pratiquait son métier (Afrique de l'Ouest comprenant l'est du Nigeria et l'ouest du Cameroun). Les distances marquées en heures et en jours de marche rendent la vraie dimension de ce pays et mettent l'imaginaire du narrateur en branle :

[...] les noms forment une litanie, ils parlent de marche sous le soleil, à travers les plaines d'herbes, ou l'escalade laborieuse des montagnes au milieu des nuages : Kengawmeri, Mbiami, Tanya, Ntim, Wapiri, Ntem, Wanté, Mbam, Mfo, Yang, Ngkonkar, Ngom, Nbirka, Ngu [...] (A, p. 81).

Le lecteur qui suit avec son doigt la route sur la carte retrouve les noms précités et peut, à son tour, ressentir l'émotion du narrateur. L'usage des emprunts, des noms propres en langue indigène, tout en créant un effet d'authenticité, fait résonner le texte de leur musique étrangère⁴. Le protagoniste d'*Onitsha*⁵, Fintan, un *alter-ego* enfantin de Le Clézio, est bien sensible au caractère incantatoire de la parole africaine et répète ces noms « comme si en les disant il pouvait saisir leur *secret* » (O, p. 31). Cette rêverie sur la carte met en valeur le premier aspect important de l'espace africain qui séduit le narrateur et ses parents, c'est-à-dire sa grande étendue appréhendée par la vue et par tout le corps en constant déplacement. Le lecteur leclézien est déjà familiarisé avec l'importance de la marche par d'autres écrits de l'auteur. Ici, cette pratique géopoétique (White, 1987) permet la découverte d'« un pays aux horizons lointains, au ciel plus vaste, aux étendues à perte de vue » (A, p. 83).

La liberté inouïe de l'être humain qui est associée à cette étendue a un coût. Il faut subir l'inconfort d'une vie ambulante, parcourir le territoire à la fois immense et difficile, dangereux même. Les parents de l'auteur éprouvent aussi bien le manque que l'excès, pénibles pour leurs sens : une soif inaltérable, la brûlure du soleil, le froid des rivières à traverser, l'humidité des nuits bruissantes ; « ils connaissent [...] l'ivresse de la vie physique, la fatigue qui rompt les membres au bout d'un jour de marche » (A, p. 85). La contrepartie à cette expérience rude et épuisante de la marche, « c'est la découverte de la puissance de la nature, [...] ; elle relève d'un sentiment d'intégrité du vivant [...] », comme le constate Suberchicot (2012, p. 78). Nomadisant à travers le pays africain, les parents de l'écrivain peuvent admirer la beauté des hauts plateaux, des douces collines, des chemins et des pays. Pour Raoul Le Clézio, familiarisé avec la nature des ravins mauriciens, ce n'est pas le côté exotique de la nature du pays qui est une découverte mais l'infinité et la virginité du territoire. La dimension de l'espace l'émeut à un tel point que cet

⁴ Lire à propos de l'Afrique leclézienne et de l'oralité des cultures d'Afrique, l'article de Kern (2007), surtout le sous-chapitre 2.

⁵ *L'Onitsha* est le roman jumeau de *L'Africain* écrit un peu plus d'une dizaine d'années avant (1991) et s'ajoute ici comme complément.

homme, souvent taciturne et distancié, note au dos d'une photographie prise par lui-même : « L'immensité qu'on voit au fond, c'est la plaine sans fin » (A, p. 85).

L'expérience charnelle des tournées médicales permet au sujet la découverte d'une vie en harmonie avec la nature et, par conséquent, la découverte d'un bonheur simple et de l'aventure. Le Clézio décrit les bruits, les odeurs, les couleurs de l'Afrique (Suberchicot, 2012, p. 94), mais sa représentation de l'environnement est loin d'être idyllique. L'écrivain s'y montre sensible à la fragilité de l'être humain faisant bien partie des écosystèmes. L'Afrique de ses parents est « à la fois sauvage et très humaine » (A, p. 89). Banzo constitue le décor de leur vie la plus heureuse, de leur vie amoureuse. Un étroit « intérieur de la case de terre et de branches » (p. 89) offre « un cadre propice à la communion érotique »⁶ de « l[a] nuit de noces » (p. 89) des parents Le Clézio. Ils y accèdent à un état d'osmose avec des éléments dont ils s'imprègnent de l'énergie. L'expérience synesthésique qu'accorde le rythme des tambours et que rehausse la brûlure du soleil influence la sensualité de leur union charnelle : « Tout le jour le soleil a brûlé leur corps, ils sont pleins d'une force électrique incomparable » (p. 89). Une alliance se réalise entre l'homme et la nature mais celle-ci participe aussi à la communion des corps humains.

3. Un avant et un après la guerre

La Seconde Guerre mondiale change la perception de l'Afrique chez le géniteur de l'auteur. Elle marque une cassure dans sa vie et brise son « rêve africain » (A, p. 94). Isolé dans la brousse, il ne réussit pas à faire venir sa famille en Afrique et, en cette période difficile, il se retrouve séparé des siens. Pendant la guerre, l'Afrique devient donc un espace clos qui l'enferme, son « piège » (p. 95), et « n'a plus pour lui le même goût de liberté » (p. 97). Délaissé et solitaire, avec un nombre trop important de malades sous sa surveillance, il connaît l'épuisement moral et ne trouve plus de satisfaction dans l'exercice de son métier. La chaleur, l'humidité de la rivière, la proximité de la souffrance accroissent son pessimisme et l'accablent (pp. 103-104).

Notons en marge que changent non seulement le regard du médecin sur le pays mais aussi l'optique des patients qu'il soigne sur lui-même – il devient étranger pour eux. Il le deviendra par la suite pour ses fils, pour sa famille qui, après la guerre, viendront le rejoindre à Onitsha, le lieu et l'étape suivants sur la carte africaine du médecin.

4. Le corps en Afrique

L'image de cette Afrique est présentée du point de vue de l'enfant venu de l'autre bout du monde et occupe presque entièrement la première moitié du récit. Le narrateur y fait appel à ses propres souvenirs d'enfance, nourris en grande partie

⁶ Salles (2007, p. 272) évoque d'autres cadres de ce type.

par des sensations diverses, tout en se servant, dans son voyage à travers le temps, de supports matériels : les photographies de son père, de rares objets rapportés du pays ibo et du Cameroun, mais surtout des objets de la vie quotidienne que son père a gardés même en France⁷.

S'agissant de l'impact de cet espace isolé sur l'enfant, il anéantit tout d'abord le souvenir de la guerre. Le narrateur-enfant oublie également son visage mais découvre en échange l'existence du corps, du sien et des autres. La première expérience qui le marque fortement est de l'ordre des ressentis tactiles et a déjà lieu dans la cabine du bateau longeant lentement la côte, au large de Conakry, Freetown, Monrovia. Le garçon y éprouve douloureusement la chaleur extrême de ce continent, une affection bénigne. Tout sera à l'excès en Afrique. Le narrateur souligne la capacité qu'il avait à l'âge enfantin de ressentir l'environnement. L'espace lui paraît « cohérent, dénué de mensonge » (A, p. 14) et, en conséquence, il éveille l'amour et l'intérêt. On n'y cache pas la vieillesse et l'usure du corps, on n'y ment pas à propos de ce qui est inhérent à la condition humaine : la maladie ou la mort. Le jeune narrateur admire l'impudeur des corps, caractéristique des pays africains, qui place l'être humain au diapason avec la terre.

Les enfants ressentent la réalité d'une manière directe, ils ont tendance aussi à exagérer les distances et les hauteurs. La plaine d'herbes située devant sa maison d'Ogoja fait penser au jeune Le Clézio, passionné d'aventures maritimes, à une mer (pp. 27, 28). Cette immensité favorise la contemplation du paysage en mouvement. Son regard se perd dans « la grande plaine fauve semée de termitières géantes, coupée de ruisseaux et de marécages » (A, p. 19). Cette « étendue sans horizon » encourage l'exploration du terrain (A, p. 19). Une relation d'ordre phénoménologique s'établit avec l'endroit exploré. Après avoir connu l'enfermement de cinq années de guerre, le jeune écrivain et son frère retrouvent la liberté en s'évadant dans la nature africaine. Selon une modalité sensorielle qu'on retrouve dans la plupart de ses textes, cette expérience débouche sur une ivresse syncrétique, sur une « hyperesthésie », état si bien commenté par Onimus (1994, pp. 33-51).

Acceptés par les enfants du village, les jeunes frères apprennent à courir pieds nus et, transgressant la règle paternelle, jouissent de ce contact charnel avec la terre. Tous les sens en éveil, ils deviennent « pareils à des animaux sauvages » (A, p. 31). Ces expériences extraordinaires témoignent de l'existence de cette union entre l'enfance et la nature que développe Gnayaro (2017, p. 8). Sensibles à la moindre manifestation du vivant, ils jouent avec les insectes, tels les cafards ou avec les scorpions. Mais malgré ce rapport privilégié avec la nature, l'écart subsiste entre eux et les enfants du village.

⁷ L'importance des objets pour l'effort de la remémoration chez Le Clézio est soulignée par Viart (2005, p. 91).

5. Le respect de la nature

Même si, d'une manière instinctive, par une sorte de sixième sens, les deux garçons tiennent en estime les formes locales de la vie, et considèrent les fourmis, les scorpions comme les vrais habitants d'Ogoja, leur sentiment n'est pas comparable avec le respect profond que manifestent les enfants africains. Ceux-ci ressemblent à des figures familières de l'univers romanesque leclézien, qui témoignent d'une connaissance phénoménologique de leur environnement⁸. En opposition avec eux, l'écrivain se voit avec son frère comme : « des locataires indésirables et inévitables, destinés à [s']en aller. Des colons, en somme » (A, p. 41). Sans ménagement, le narrateur revient sur l'épisode des termites pour parler franchement de la violence qu'ils ont exercée, lui et son frère, sur la ville de ces insectes, sans trop savoir si leur action résultait du rejet de l'autorité excessive de leur père ou leur était inspirée, telle « une sorte de possession », par la puissance excessive des éléments naturels : « l'étendue de la savane, la proximité de la forêt, la fureur du ciel et des orages » (p. 32). Avec le passage qui suit, la description de cette expérience fonde une réflexion qui élève la nature sur un plan métaphysique (Gyuris, 2014, pp. 225-226) :

J'ai pensé qu'il en aurait été autrement si nous étions restés à Ogoja, si nous étions devenus pareils aux Africains. J'aurais appris à percevoir, à ressentir. Comme les garçons du village, j'aurais appris à parler avec les êtres vivants, à voir ce qu'il y avait de divin dans les termites. Je crois même qu'au bout d'un temps, je les aurais oubliés (A, pp. 34-35)⁹.

Un engagement écologique semble progressivement et en filigrane se dessiner chez l'auteur de *L'Africain* car la croyance en la divinité de la nature, propre aux communautés chamaniques, favorise, selon les apologistes de l'écologie profonde, une attitude pro-écologique. Dans cette optique, tous les processus ayant une incidence négative sur l'environnement sont perçus comme un sacrilège (Abram, 2010, p. 278)¹⁰. On retrouve l'approfondissement de cette idée dans plusieurs autres écrits de J. M. G. Le Clézio¹¹.

Le sensoriel, la richesse des sensations qui permettent d'éviter l'état d'indifférence contribuent aussi à l'évolution pro-écologique de l'écrivain. Selon

⁸ Dans *Onitsha*, c'est un garçon du village, Bony, qui fait office de mentor du protagoniste en initiant celui-ci à la découverte de l'Afrique et de ses secrets (Lallo, 2014, pp. 184 et 188).

⁹ La dimension mythique de l'espace est davantage illustrée dans *Onitsha* par le récit second qui rapporte la légende de la dernière reine de Meroë, l'histoire peu connue de la fin d'une civilisation méroïtique.

¹⁰ L'écologie profonde se distingue de l'écologie classique par l'adoption du point de vue biocentrique qui ne divise plus les êtres en supérieurs et inférieurs et qui subordonne la condition de la vie humaine à la condition de tout l'environnement (Korbel, 1997).

¹¹ Comme par exemple dans *Désert* et *Gens des nuages* consacrés aux peuples africains ou dans ses essais sur les peuples amérindiens, notamment *Le rêve mexicain* et *La Fête chantée*.

les écophénoménologiques, il n'y aurait pas d'attitude écologique ni de respect de l'environnement sans conscience, sans sensibilité qui permettent de se sentir plus vivant, plus en phase avec le monde (Abram, 1997, p. 260). C'est une position partagée par Le Clézio (Zhang, 2017, p. 165). Dans le texte intimiste de *L'Africain*, le narrateur oppose la terre africaine, redoutable mais envoûtante, au climat rassurant mais anesthésiant de sa ville natale, Nice. Sensible à tout ce qui différencie les deux espaces, il parle du danger mais aussi du réveil qui l'ont attendu en Afrique équatoriale. La nature africaine vécue comme une source de découvertes éveille ses sens et inspire des activités diverses par lesquelles il se sent vivre. L'épuisement physique est souvent présenté dans le texte comme bénéfique¹². L'énergie des forces vitales environnantes en Afrique influence le corps enfantin et, en lui procurant de l'enthousiasme, guérit le jeune Le Clézio des maux violents et des douleurs qu'il éprouvait suite à l'angoisse des années de guerre.

6. Héritage africain

L'écrivain évoque d'une manière poétique la marque que l'Afrique a mise en son père :

Il est probable que personne ne l'aura mieux ressenti que lui, à ce point parcouru, sondé, souffert. [...] Aimé surtout, parce que même s'il n'en parlait pas, s'il n'en racontait rien, jusqu'à la fin de sa vie il aura gardé la marque et la trace de ces collines, de ces forêts et de ces herbages, et des gens qu'il a connus (A, pp. 81-82).

Comme, pour son père, « les jours d'Ogoja » avec les sensations éprouvées, « Toute cette chaleur, cette brûlure, ce frisson » (p. 25), deviennent pour l'écrivain son « trésor », précieux (pp. 121-122). Sans nostalgie, insensible à l'exotisme du pays lointain, il confie : « C'est à l'Afrique que je veux revenir sans cesse, à ma mémoire d'enfant » (p. 119). L'Afrique continue de le nourrir, comme elle nourrissait Fintan dans *Onitsha*, « de toutes ses odeurs, images, sensations qu'il a incorporées et qui hantent constamment sa mémoire d'une façon obsessionnelle » (Lallo, 2014, p. 196). Il arrive, en effet, que certaines réminiscences le transportent vers ce pays : l'odeur froide du ciment de la case de passage d'Abakaliki, le parfum de la terre mouillée du jardin d'Ogoja, la musique douce et froissante de la rivière d'Aiya, les voix des enfants qui crient...

Comme dans un récit de filiation canonique « dépla[ç]ant l'investigation de l'intériorité vers celle de l'antériorité » (Viart, 2005, p. 76), l'écrivain se demande ce qu'il serait devenu sans « cette connaissance charnelle de l'Afrique », sans cet « héritage de [s]a vie avant [s]a naissance » (A, p. 122). La dimension spatiale

¹² La proximité guérissante de la violence de la nature de la région d'Ogoja est aussi à signaler (Gyuris, 2014, pp. 220-228).

de la « postmémoire » (Hirsch, 1997 et 2014) se trouve confirmée dans les deux citations qui suivent et qui mettent en valeur le poids de la réception sensorielle de la nature :

Cette mémoire est liée aux lieux, au dessin des montagnes, au ciel de l'altitude, à la légèreté de l'air au matin (A, p. 92).

Cette mémoire n'est pas seulement la mienne. Elle est aussi la mémoire du temps qui a précédé ma naissance, lorsque mon père et ma mère marchaient ensemble sur les routes du haut pays, dans les royaumes de l'ouest du Cameroun (A, pp. 122-123).

Ayant passé au total vingt-deux ans dans ce pays, le père de Le Clézio s'est forgé une identité africaine, il est devenu l'éponyme Africain. Son fils le voit comme endurci plutôt que changé par son pays d'adoption (p. 112). Mais si l'on admet que la naissance coïncide avec la conception, conformément aux croyances indigènes, le narrateur peut aussi se considérer Africain. Par sa conception durant l'époque heureuse de Bansa et Bamenda, il devient, selon Lévesque (2015), dans la même mesure « porteur de la mémoire [...] de son père » et « garant de cette terre, protecteur de sa mémoire ».

Après leur départ, la terre africaine restera, dans les yeux du fils et du père, inséparable de ses habitants qu'ils ont connus de près. Tous les deux demeurent bouleversés par l'« injustice outrecuidante » (A, p. 68) du monde colonial, mercantiliste et hypocrite. L'écrivain se révolte par la suite contre l'exploitation des peuples autochtones et blâme l'oubli tactique de l'Occident au moment de la guerre du Biafra en 1968. En adoptant la perspective des indigènes africains, des figures marginales et socialement défavorisées, le texte s'inscrit dans le discours à la fois postcolonial et écocritique car, pour Le Clézio, protéger l'environnement n'exclut pas la protection de l'être humain¹³. Le fait que Le Clézio ne passe pas sous silence les problèmes sociaux du développement humain prouve « une conscience forte des questions environnementales » (Suberchicot, 2012, p. 79). Conformément aux idées géopoétiques, la thématique de la terre ne s'arrête pas chez lui au niveau de la description, mais atteint le statut d'une représentation plus profonde, plus métaphorique des réflexions sur le sens de l'endroit dans le monde et sur la relation liant l'homme et la terre (Weretiuk, 2013).

¹³ Dans l'esprit d'écologie profonde qui tient à protéger les peuples indigènes, porteurs de valeurs primordiales, Le Clézio ne prend pas ses distances à l'égard de la présence humaine dans les écosystèmes. Notons que la description de la disparition de divers peuples indigènes revient souvent sous la plume de Le Clézio. En traitent p. ex. des essais comme *Le rêve mexicain*, *La Fête chantée* mais aussi des romans tels que *Désert*, *Onitsha*, *Alma*. Lire à ce propos aussi l'entretien avec Lu Zhang (2017, pp. 170-174).

Conclusion

Parti retrouver son père, Le Clézio découvre l'Afrique, constate avec justesse de Cortanze, le biographe de l'écrivain (2004). Notre analyse visait à démontrer cette importance de l'espace pour la narration du récit. L'Afrique, présentée du début à la fin d'une manière visible, tangible, olfactive ou auditive, semble, en effet, se situer au premier plan. Elle a plusieurs facettes et il apparaît que le contact direct avec elle a orienté la sensibilité de Le Clézio : elle est « la source de [s]es sentiments et de [s]es déterminations » (A, p. 119). On observe qu'un certain engagement en faveur de la nature naît de l'expérience charnelle de l'harmonie et de l'alliance entre l'homme et le monde environnant que l'écrivain a vécue, enfant, en Afrique. Cette charge émotionnelle intense liée à sa perception de l'espace rend impossible l'indifférence et est à la source d'une attitude plus respectueuse de la terre africaine, sa terre originelle, et par conséquent de toute la Terre, comme en témoignent et ses actions et son œuvre.

References

- Abram, D. (1997). *The Spell of the Senses: Perception and Language in a More-Than-Human World*. New York: Random House – Vintage Books.
- Abram, D. (2010). *Becoming Animal: An Earthy Cosmology*. New York: Pantheon Books.
- Borgomano, M. (2009). Figures de pères. *Europe*, 957-958, 149-160.
- De Cortanze, G. (2004). J. M. G. Le Clézio : Mon père l'Africain. *Magazine littéraire* 430, 68-70.
- Gyuris, K. (2014). Cette connaissance charnelle – L'Afrique infinie et féroce de J. M. G. Le Clézio. In A. Adam, E. Sepsi, & S. Kalla (Eds.), *Contempler l'infini* (pp. 220-228). Budapest: L'Harmattan Hongrie.
- Hirsch, M. (1997). *Family Frames. Photography, Narrative and Postmemory*. Cambridge: Harvard University Press.
- Hirsch, M. (2014). Postmémoire. *Témoigner: Entre histoire et mémoire*, 118, 205-206. DOI: 10.4000/temoigner.1274.
- Kern, C. (2004). *Semen*, 18. Retrieved February 28, 2017, from <http://semen.revues.org/2250>.
- Korbel, J. (1997). Czym jest głęboka ekologia? *Dzikię życie*, 4(35). Retrieved September 11, 2019, from <http://pracownia.org.pl/dzikię-zycie-numery-archiwalne,2262,article,4654>.
- Lallo, D.-J. (2014). Le Parcours initiatique de Fintan dans Onitsha. In N. Pien, & D. Lanni (Eds.), *J. M. G. Le Clézio : explorateur des royaumes de l'enfance* (pp. 63-74). Caen: Passage(s).
- Lazzarotti, O. (2017). Des noms de lieux [...] comme des noms de famille. *Les Cahiers J. M. G. Le Clézio*, 10, 31-41.
- Le Clézio, J. M. G. (1991). *Onitsha*. Paris: Gallimard.
- Le Clézio, J. M. G. (2004). *L'Africain*. Paris: Mercure de France.
- Lévesque, S. (2015). Retour à l'enfance. La quête atavique dans « L'Africain » de J. M. G. Le Clézio. *Postures, Dossier L'enfance à l'œuvre*, 21. Retrieved March 27, 2020, from <http://revuepostures.com/fr/articles/Levesque-21>.
- Onimus, J. (1994). *Pour lire Le Clézio*. Paris: Presses universitaires de France.
- Salles, M. (2007). *Le Clézio, peintre de la vie moderne*. Paris: L'Harmattan.
- Suberchicot, A. (2012). *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*. Paris: Honoré Champion.
- Viard, D. (2005). Récits de filiation. In D. Viard, & B. Vercier (Eds.), *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations* (pp. 76-98). Paris: Bordas.

- Viart, D. (2009). Nouveaux modèles de représentation de l'Histoire en littérature contemporaine. *Écritures contemporaines*, 10, 11-39.
- Weretiuk, O. (2013). Próba określenia i uporządkowania znaczeń związanych z geopoetyką. *Porównania*, 12(12), 25–42. Retrieved October 30, 2019, from <http://porownania.amu.edu.pl/attachments/article/260/Weretiuk.pdf>.
- Westphal, B. (2001). Préface. In B. Westphal (2001), *Le rivage des mythes. Une géocritique méditerranéenne. Le lieu et son mythe* (pp. 7-10). Limoge: Presses universitaires de Limoge.
- White, K. (1987). *Le Poète cosmographe. Entretiens*. Bordeaux: Presses universitaires de Bordeaux.
- Zhang, L. (2017). Je pense que la littérature doit beaucoup à la terre. Entretien de J. M. G. Le Clézio du 18 septembre 2016. *Les Cahiers J. M. G. Le Clézio*, 10, 159-176.